

Christian MARIA

Le Mystère de Falicon

roman



C.M.C

christian-maria-création



<http://www.christian-maria.fr>

ISBN : 2-9521957-8-1

EAN : 9782952195782

A Axel, *lou miéu pichin gari*

La commune de Falicon, aujourd'hui intégrée dans la Métropole Nice-Côte d'Azur, est située au nord de la ville de Nice. On y trouve un charmant village provençal et une pyramide construite à une date indéterminée, sur la grotte de *La Ratapignata* (grotte de la chauve-souris). L'avocat italien Domenico Rossetti, au début du XIX^e siècle, a chanté le monument dans un poème intitulé *La Grotta di Monte-Calvo*, (la grotte du Mont-Chauve). Cette mystérieuse pyramide, inscrite depuis 2007 au titre des monuments historiques, est chargée de mystères. Elle a inspiré, en 1940, l'écrivain anglais Dennis Wheatley pour son roman : *The Devil rides out* (Le diable part en randonnée), et elle aurait accueilli des séances rituelles. Elle a aussi inspiré l'auteur de ce roman.

Chronologie des romans de l'auteur
à travers le XVI^e siècle

La Pala

L'Avocat des Gueux

La Passion de Mathieu d'Anvers

Le Secret des Princes

La Gorgone

Le Mystère de Falicon

Route Pagarine

Le Testament de Canavesio

La Félonie des Grimaldi

I

L'Impétrant



Gravure de Durer

Nice, au mois de mars de l'an 1536. Les nouvelles que le comte de Montreil faisait parvenir au seigneur Badat¹ étaient catastrophiques :

« Je me doutais, avec la mort du dernier Sforza², que la guerre allait pointer son nez. Sachez que c'est à présent chose faite. Le roi François³ n'a pas tardé à faire valoir ses droits sur le duché de Milan, et c'est par la force qu'il a décidé de s'approprier la Lombardie. Notre duc, en toute loyauté, a autorisé son armée à passer par nos terres. Il nous a encouragés à lui faire bon accueil et nous avons benoitement fraternisé avec les officiers du roi. Mais nous nous sommes trouvés bien marris, lorsqu'ils ont subitement retournés leurs armes contre nous. De nombreux capitaines qui ne savaient plus que faire ont capitulé. Les portes de Chambéry ont été ouvertes le vingt-quatrième jour du mois de février. La forteresse de Montmélian, comme d'autres châteaux, s'est rendue sans combat. Et la résistance que nous avons organisée, à Conflans, a cédé. Nos fiefs, vallée après vallée, sont tombés entre les mains des Valois. Le Piémont et les Terres Neuves de Provence⁴, mon cher ami, peuvent être attaqués et le roi François, dans tous nos états, peut imposer sa volonté. Je le crains, car les armées

¹ Jean Badat : noble niçois connu pour avoir laissé une chronique en langue niçoise de la vie à Nice au XVI^e siècle.

² François II Sforza, duc de Milan est mort en 1535. Resté sans postérité, le Duché est revenu à l'Empire, c'est-à-dire à Charles Quint, le suzerain naturel en droit féodal.

³ François I^{er}, fils de Louise de Savoie, était le neveu du duc Charles III de Savoie, ou Charles II selon d'autres historiens.

⁴ Nom donné au comté de Nice par l'administration ducale au XV^e et XVI^e siècle.

impériales retenues au levant, pour combattre les Ottomans, ne peuvent pas nous venir en aide. L'alliance impie, tissée entre le roi de France et le sultan Soliman, joue puissamment en notre défaveur. »

Le seigneur niçois, ainsi prévenu de ce qui se passait dans les Alpes, ne fut nullement étonné de l'arrêté promulgué par Claude Lascaris, gouverneur de la Provence⁵. Il ne fût pas étonné, mais fût fortement courroucé par la mise sous séquestre des biens que les Niçois possédaient dans le Royaume.

— Maudit soit Lascaris, dit-il aux syndics⁶ réunis en séance extraordinaire. Rien de bon ne sortira jamais des comtes de Vintimille !

Il affirma, face aux regards inquiets, que la mise sous séquestre de leurs biens était un vol.

— Le roi vole nos propriétés !

Il poursuivit en dénonçant la façon dont le gouverneur français leur avait signifié cette décision : un placard planté près du village de Saint-Laurent, sur le bord du Var⁷ :

— Un placard qui est une provocation et une insulte !

Et lorsque la colère emporta l'assemblée, il proposa à la milice bourgeoise d'aller mettre à bas le maudit poteau.

— Charles de Montreil, s'il avait été là, ferait de même, répéta-t-il pour assoir la légitimité de sa décision. Je vous assure qu'il ferait de même.

C'est près du pont neuf, qu'il donna rendez-vous aux cavaliers de la milice : Galléan, Riquier, Castellar, Gorbio, Chiabaud, Laugier, Blancardi, du beau monde avec armes et

⁵ Claude Lascaris de Savoie-Tende, comte de Tende et de Vintimille, gouverneur de la Provence pour le compte de François I^{er}. Il a prononcé, le 10 mars 1536, la mise sous séquestre des biens détenus par les Niçois dans le royaume de France.

⁶ Les syndics ou consuls étaient les membres du conseil municipal d'une cité.

⁷ Un placard placé au bord du Var a annoncé aux Niçois la décision prise par François I^{er}, le 10 mars 1536, de mettre sous séquestre tous les biens qu'ils possédaient dans le royaume de France.

montures. Un huitième cavalier, qui se démarquait par sa jeunesse et sa mise négligée, attirait spontanément l'attention des passants, mais personne ne s'en émouvait, car c'était un jeune voyou que Badat recrutait parfois pour accomplir une basse besogne.

— Allons le mettre bas !

Au signal donné, la troupe s'ébranla. Elle chassa les cochons attroupés autour de la chapelle des Antonins et passa le pont surmonté d'une tour à péage. Elle traversa la bourgade construite sur la rive droite du Paillon, longea le couvent des observantins, puis s'engagea sur une route en soulevant des nuages de poussière. Elle passa la porte du *Barri*⁸ en poussant les gueux vers les bas-côtés : jamais, les paysans n'avait vu de nobles cavaliers aussi pressés.

— C'est à croire qu'ils vont faire la guerre !

Elle traversa vivement le gué du Magnan dont les eaux étaient basses, puis se dirigea vers Carras en donnant au jeune voyou un sentiment de puissance qui lui plaisait infiniment. Elle fit une pose sur la berge orientale du Var pour laisser les chevaux s'abreuver et les cavaliers inspecter la rive opposée⁹. N'y apercevant aucune garde, elle passa précautionneusement le fleuve et s'arrêta sous le village de Saint-Laurent, face à un pieu supportant le fameux placard. Les regards des cavaliers se fixèrent un long moment sur le texte, qui avait été explicitement orienté vers le comté de Nice. Le seigneur Badat, afin que tous en comprissent véritablement le sens, en fit une lecture à haute voix. Il se tourna ensuite vers ses compagnons pour écouter leurs critiques indignées.

— Inacceptable !

— François d'Angoulême nous déclare la guerre !

⁸ Mur fortifié et muni d'une tour qui barrait la plaine côtière pour s'opposer à une invasion française.

⁹ Le fleuve Var faisait alors office de frontière entre le royaume de France et les Etats de Savoie.

Lorsque le jeune voyou demanda ce que signifiait ce charabia, Jean Badat lui répondit que le roi avait dérobé les biens que les Niçois possédaient dans le Royaume et qu'il élargissait, à tous les habitants du comté de Nice, le pouvoir juridique du parlement d'Aix.

— Il nous vole nos propriétés... Comprends-tu ? Il nous vole nos propriétés et il veut nous obliger à porter nos chicanes à la cour de justice de Provence.

Le jeune homme lâcha aussitôt son injure récurrente :

— Pouòrca pétan¹⁰ !

Il dit qu'il trouvait injuste, même s'il n'en possédait pas, que les vignes, les pâtures et les bois, hérités ou achetés par les Niçois, du jour au lendemain, ne leur appartiennent plus.

— Ce maudit placard, dit Badat, tu vas le déterrer et le jeter dans le fleuve.

— Pouòrca pétan! Je vais le faire !

Aussitôt dit, aussitôt fait : le voyou plaqua sa poitrine contre le pieu. Il le branla à droite et à gauche jusqu'à le déstabiliser. Il le tira de terre sous les hourras de la troupe, le souleva au-dessus de sa tête, puis le jeta dans le fleuve. Voilà ce qu'il fit, en échange d'un gros en argent, du poteau planté par les officiers de *Chouà lou Primou*¹¹.

Il se rendit, au lendemain de cette lucrative journée, dans la meilleure auberge de la cité niçoise, s'attabla dans la salle bondée, et commanda un repas princier :

— Du pain frais ! Du lapin ! De la poularde ! Du vin ! Le meilleur !

Il mangea et but en songeant à son beau-père qui s'obstinait à vouloir l'initier au métier de la pêche.

— Plutôt mourir que d'embarquer sur une tartane, marmotta-t-il. Plutôt mourir que de tirer les filets. Plutôt mourir

¹⁰ Expression niçoise pouvant signifier : cochonne de putain.

¹¹ François Premier en langue niçoise.

que d'être balloté par les flots et de respirer l'odeur écœurante des poissons.

Il pensa ensuite à sa mère qui était morte en le mettant au monde. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Ne pouvant apporter de réponse, il haussa mécaniquement les épaules et rogna le dernier pilon de la volaille.

— Pouòrca pétan!

C'était si bon d'avoir le ventre plein et l'esprit délié par le doux breuvage, qu'il rota de façon sonore. Il frappa gaillardement ses mains l'une contre l'autre, commanda un second pichet, et emplit son gobelet à ras-bord. Il fit claquer sa langue dans son palais : ce n'était pas tous les jours qu'il pouvait se payer du vin de Villars à l'auberge du Loup Blanc. Il grogna sourdement contre les regards qui trahissaient l'irritation des bourgeois à son égard, mais il n'aurait certainement rien dit, ni rien fait, si un homme, en accompagnant son verbe du geste utilisé pour chasser les mouches, ne lui avait demandé de se pousser.

— Place !

Cela provoqua, chez le jeune grigou, une grande colère. Il jura, se leva, planta son regard dans celui de l'importun, et, emporté par l'effet de la boisson, lui donna un coup de tête.

— Pouòrca pétan!

Poussé par l'animal féroce qui grondait en lui, il frappa l'inconnu jusqu'à ce qu'il fût à terre. Il gonfla ensuite orgueilleusement la poitrine et clama aux buveurs ébahis qu'il était le plus fort.

Jean Badat dit, à plusieurs reprises, que le jeune homme était un fieffé coquin, mais cela ne semblait pas déranger monsieur de Falicon qui désirait absolument le voir.

— Un coquin qui a fui la barque de pêche de son beau-père, un coquin qui ne tient pas en place sur le banc d'une tartane ou derrière un établi, un coquin incapable de faire un travail qui nécessite patience et précision, un gremlin qui a envie de se battre et qui se bat pour un rien, un mot qu'il interprète comme une offense, un regard qu'il pense hostile, une bousculade inopinée... Le juge, s'il ne se reprend pas, le gardera en prison.

Monsieur de Falicon acquiesça. Il ne pouvait pas contredire Jean Badat, car le jeune homme était connu de Nice à Villefranche et de Villefranche à Contes, pour chercher querelle et faire des mauvais coups. Son secrétaire l'avait informé de ses échauffourées avec les hommes du Mascoïnat, les marins ou les bouchers : « Les plaies et les bosses ne le détournent pas du plaisir de provoquer une bagarre et de faire pissier le sang. »

— C'est à croire qu'un diable est en lui, dit le seigneur niçois en jetant un regard sombre à son interlocuteur. Le comte de Montreil, s'il était resté à Nice, aurait tenté d'en faire un soldat, mais il est parti guerroyer en Savoie.

— Je cherche, moi aussi, un gaillard pour en faire un soldat, dit monsieur de Falicon qui ne semblait absolument pas gêné par les néfastes antécédents du prisonnier.

Badat toussa pour chasser une irritation qui avait pris naissance dans sa gorge : il n'appréciait pas ce curieux personnage et le mystère qui l'entourait. Mais que lui reprochait-il, au juste ? Pouvait-il raisonnablement lui imputer la disparition de jeunes bergères dans les vallées des Paillons ? Devait-il

prendre en considération les racontars colportés par les gueux ? Il plissa les lèvres en songeant que son ressentiment ne reposait sur aucun fait établi : cet intendant des moines noirs ne bénéficiait-il pas, depuis des années, de la confiance de l'abbé de Saint-Pons et des Marchesan¹² ?

Il inspira plus profondément pour chasser la réticence qu'il éprouvait à l'égard du visiteur, puis, nonobstant ses réserves, décrocha une clef pendue au mur de la salle des gardes. Il alluma une chandelle, invita ce dernier à le suivre, et le conduisit par un escalier vers le sous-sol de la viguerie. Il descendit lentement les marches creusées par les milliers de passages pour s'engager dans un couloir donnant accès à des cellules.

— Il est sauvage, dit-il encore. Il est sauvage, mais il n'est pas dénué d'intelligence.

— Je désire en faire un soldat, répéta l'intendant des moines noirs.

— Faites en un soldat, conclut Badat en tournant la clef dans une serrure. Nous en aurons besoin... Car la guerre est à nos portes.

L'obscurité, dans laquelle le jeune homme était plongé, l'empêcha de reconnaître immédiatement les visiteurs. Il frotta ses yeux à l'aide de ses poings puis, grâce à la lumière de la chandelle, reconnut la silhouette du seigneur niçois. Il émit un grognement, condensé de son opinion sur ce capitaine de la milice qui l'avait conduit au cachot. Il scruta ensuite le visage de la seconde personne, pensa d'abord ne l'avoir jamais vue, puis se ravisa en prononçant sourdement :

— Monsieur de Falicon...

Il écouta ce dernier le questionner et il lui répondit d'un jet, comme il avait l'habitude de le faire :

¹² La seigneurie de Falicon appartenait à l'abbaye bénédictine de Saint-Pons dès 1247. Honoré Marchesan (ou Marquésan) acquiert, en 1432, une partie des droits.

— *Me sùoni « Jouan-de-la-Couala » e siéu de Villafranca.*
Je me nomme Jean-du-Col et je suis de Villefranche. C'est comme ça qu'on m'appelait, lorsque j'étais enfant, à Villefranche. C'était à cause de ma mère qui m'a mis au monde près du col... Mais, à Nice, on ne m'appelle pas comme ça... On m'appelle « *De-Villafranca.* »

— Depuis combien de temps es-tu enfermé ici, De-Villafranca ?

Le jeune voyou fût incapable de répondre, car il n'avait pas compté les jours, il savait seulement qu'ils étaient nombreux.

— Un mois, précisa Jean Badat.

— Ce n'est pas étonnant qu'il sente la vermine, dit l'intendant en reniflant la nauséabonde odeur du prisonnier. Que sais-tu faire ?

— Me battre !

— Pourquoi te bats-tu ?

Le voyou répondit qu'il ne savait pas, qu'il sentait en lui une force sauvage, que cette force le commandait, et qu'il n'était bien que lorsqu'il avait mis à mal son adversaire.

— Je te propose un marché, dit monsieur de Falicon. Tu peux recouvrer la liberté si tu acceptes de m'obéir.

— Obéir ?

L'intendant répondit qu'il voulait faire de lui un soldat, et qu'il pourrait, s'il apprenait correctement l'usage des armes, l'enrôler dans la garde du château de Falicon.

— Tu recevras, chaque jour, deux livres de pain blanc, une livre de mouton ou de veau. Tu recevras aussi une solde lorsque tu auras fini ton apprentissage. Et un jour, lorsque tu auras accompli les missions assignées, tu seras libre d'aller où tu voudras... mais il se peut que tu décides alors de rester à mon service.

Le jeune homme allait répondre par la négative, lorsqu'une voix intérieure lui ordonna d'accepter la proposition : « Quitte au plus vite ce trou nauséabond ! Bondis vers la vie ! » Il demeura muet pour écouter la voix lui susurrer que personne

ne l'empêchera, le moment venu, de recouvrer la liberté. Et il répondit, sans davantage réfléchir, qu'il voulait bien essayer.

— Alors, suis-moi, dit monsieur de Falicon.

Le jeune homme se leva lentement et fit deux pas de façon hésitante. Il prit appui contre le battant ouvert, car il y avait longtemps qu'il n'avait pas marché, ni vu le ciel, ni vu les gens, ni vu la vie. Il ignora superbement Badat pour suivre maladroitement son nouveau maître dans l'escalier de pierre. Il traversa une salle sous le regard goguenard d'un garde, et porta une main en visière pour amoindrir la lumière du jour à laquelle il n'était plus habitué.

— Pouòrca pétan!

Il dégourdit ses membres les uns après les autres, puis, sentant son habileté revenir, monta en croupe derrière son maître. Il quitta la cité niçoise par la porte Pairolière, remonta le torrent à rive gauche, et le franchit à gué pour rejoindre l'antique voie qui avait relié Rome à la Gaule. Le monastère de Saint-Pons¹³ qui venait lentement à lui exhuma de sa mémoire une histoire racontée par le curé de Villefranche : la seule histoire qu'il avait écoutée et retenue. Etait-ce parce qu'il y était question de torture, d'animaux sauvages et de décollation ? Il l'ignorait, mais il se souvenait des propos de l'ecclésiastique :

« Saint Pons a fui Rome pour échapper aux persécutions dont étaient victimes les Chrétiens. Il s'est réfugié à Cimiez¹⁴, mais il a été retrouvé. Le préfet s'est acharné contre lui dans l'espoir de lui faire renier sa croyance en Jésus Christ. Il a subi le supplice du chevalet. Peine perdue ! La machine de torture s'est brisée... Les ours auxquels il a été offert ont refusé de le dévorer... Il a alors été conduit sur un rocher pour être

¹³ Monastère bénédictin dont les bâtiments sont de nos jours inclus dans l'hôpital Pasteur. L'église a été construite sur le lieu supposé de la décollation de saint Pons et une partie des reliques y ont été conservées.

¹⁴ L'ancienne ville romaine de Cemenelum est aujourd'hui incluse dans le quartier niçois de Cimiez. C'est dans l'amphithéâtre de cette cité que saint Pons aurait été présenté à des Ours.

décapité. Décapité ! Sa tête a été tranchée par un bourreau ignorant les grands bienfaits de Dieu. C'est ainsi que la vie terrestre de Pons s'est achevée. »

Le jeune homme observa le monastère construit sur l'éperon rocheux qui fermait la plaine niçoise. Jamais, il n'avait vu de si près le lieu où Pons avait été martyrisé ; jamais, depuis que le curé avait raconté cette histoire, il n'était venu en ce lieu et n'avait songé à ce saint homme. Les paroles de l'ecclésiastique résonnèrent, une seconde fois, dans son esprit :

« Mais le Seigneur, afin que son exemple fut connu d'un grand nombre en Provence, a poussé sa tête à rouler jusqu'au Paillon. Et les eaux du torrent l'ont emportée dans la baie... Le courant l'a poussée jusqu'à Marseille où les moines de l'abbaye de Saint-Victor l'ont repêchée. »

Il jura à mi-voix, irrité par la faiblesse de ce romain qui s'était laissé prendre et décapiter.

— Je ne me serais pas laissé trancher la tête, marmottait-il. Je me serais emparé de l'épée et je l'aurais enfoncée dans le corps du bourreau... Ce Pons, c'était un homme faible.

Il détourna le regard de l'abbaye pour observer le château ducal se découper sur l'horizon d'azur. Il jura en songeant au viguier, au juge, au capitaine de la milice, à tous ces hommes qui l'avaient empêché d'agir à sa guise. Il abandonna son ressentiment, après avoir juré abondamment, et pensa au fief vers lequel son nouveau maître le conduisait : une terre cachée à la vue des marins par la colline de Gairaut, une terre que l'on disait secrète et emplie de mystères. Il n'était jamais allé à Falicon, mais il avait entendu parler de la disparition de jeunes bergères et des milliers de chauve-souris qui, telles de petits démons, sortaient de terre la nuit venue. Les habitants du comté évoquaient toujours le lieu avec une certaine crainte : « Il paraît

qu'il y a une pyramide¹⁵. Comme en Orient... Pourquoi a-t-on construit une pyramide ? Qui l'a construite ? Que se passe-t-il dans cette pyramide ?»

Personne, de peur d'être enlevé par les démons, ne s'en approchait : « Il ne faut pas chercher à percer le mystère de Falicon ». La crainte inspirée par ce lieu atteignait son paroxysme dans les veillées, lorsque les vieux évoquaient une légende maléfique : « Il y avait à Falicon, en des temps immémoriaux, deux clans qui se faisaient la guerre. Celui qui s'était installé en premier habitait le château qui domine le village ; le second occupait, face au village sur la colline de Gairaut, une maison forte flanquée d'une haute tour¹⁶. Des guerriers en sortaient quotidiennement pour mener de sanglants assauts contre le château. C'était une guerre sans merci entre Gairaut et le village : on ne pouvait pas aller de l'un à l'autre sans se faire tailler en pièces. Mais aucun des deux camps, malgré la bravoure des combattants, ne parvenait à l'emporter : ceux de la maison forte bloquaient l'approvisionnement du village, et ceux du village disposaient d'un château inexpugnable. Les gens de la maison forte, afin de définitivement l'emporter, demandèrent l'aide de Satan... et ils conclurent un pacte avec lui. La terre, alors, se fendit dans un grondement d'enfer. D'une faille, entre des roches dominant la maison forte, apparut un aven d'où sortit une armée de démons. Cette armée, partie à l'assaut du château de Falicon, dévasta tout sur son passage : les cultures, le village, les murailles. Les vainqueurs s'installèrent à la place des vaincus : ils imposèrent leurs terribles lois sur les habitants des collines et de la vallée.

¹⁵ La pyramide de Falicon est un monument situé en bordure du GR52 dont la datation est incertaine. Elle coiffe l'entrée de la grotte de La Ratapignata (la chauve-souris) et conserve encore de nos jours une réputation occulte.

¹⁶ Cette maison forte relève de la fiction romanesque. Elle est supposée se trouver en lieu et place de *La Bastide*, ancienne demeure seigneuriale des Tonduti de l'Escarène édifiée à partir du XVI^e siècle et de nos jours intégrée dans un lotissement éponyme.

Sur l'entrée de la grotte, pour honorer les démons qui les avaient aidés, ils construisirent une pyramide. »

Lorsque les enfants demandaient ce qu'avaient fait les moines de Saint-Pons, les conteurs répondaient que cela s'était déroulé bien avant que les moines ne s'installent. Puis ils fronçaient méchamment les sourcils en concluant qu'il fallait toujours se méfier : « Les jeunes bergères ne doivent pas conduire les troupeaux vers la maison forte, ni s'approcher de la pyramide. Les jeunes gens ne doivent pas chercher à y entrer, car c'est un accès aux entrailles de la Terre. Ceux, qui par malheur, s'y risqueraient, disparaîtraient à jamais de ce monde. »

C'est ainsi que vivait la légende et que la méfiance perdurait. Falicon n'était pas un village comme les autres : aucune caravane n'y passait, peu de voyageurs s'y aventuraient, et ceux qui s'égarèrent étaient fermement invités à retourner vers l'antique voie.

Le jeune homme abandonna ses pensées pour observer le panorama de montagnes qui venait lentement à lui : les falaises, les olivaias, le village hissé sur la colline, le château qui dominait les toitures de tuiles serrées les unes contre les autres. Il haussa les épaules. Le mystère qui nimbait le fief ne l'impressionnait pas. Rien n'impressionnait De-Villafranca !

